



## Trahisons d'Harold Pinter Mise en scène de tgSTAN

Théâtre de la Bastille (Paris)

Du 15 juin au 5 juillet 2015



Comme son nom l'indique, le tg STAN centre son travail sur une liberté indéterminée loin de tout dogmatisme *a priori* (STAN pour « Stop Thinking About Names »), à la manière en quelque sorte de l'adage de Thélème (« fais ce que voudras ») dont il semble partager l'esprit rabelaisien par bien des aspects. Mais l'injonction paradoxale vise ici plus exactement sans doute le public et la réception du travail des comédiens : en ce sens, il s'agit bien de les juger sur *pièces*. L'autre élément programmatique du nom (du) collectif c'est le primat donné au jeu de l'acteur : *Toneelspelersgezelschap (tg)* en flamand pour signifier compagnie (*gezelschap*) d'acteurs (*toneelspelers*). Enfin l'association du néerlandais (tg) et de l'anglais (STAN) montre incidemment un goût immodéré pour l'étranger et l'étrangeté. Le collectif a ainsi fini par se créer un véritable répertoire vivant qui évolue ainsi au gré des créations et des différentes versions scéniques. *Trahisons* par exemple a été créé en français il y a un an (15 mai 2014) au Théâtre Garonne à Toulouse après l'avoir été en flamand en 2011. Cette pièce est d'ailleurs particulièrement caractéristique d'une des veines qui irrigue ce collectif : la représentation de l'intimité bourgeoise (le couple plus que la famille), les interactions entre différentes sphères de l'existence (le public et le privé, le personnel et le professionnel notamment). Les comédiens s'amuse bien visiblement des analogies entre cette histoire qui lie relations de travail et rapports amoureux et la propre vie d'un collectif. *Trahisons* raconte donc l'histoire somme toute banale du trio (Emma la femme, Robert le mari et Jerry l'amant et le meilleur ami) mais Pinter en subvertit doublement le cadre : d'abord parce que l'adultère est multilatéral (le mari a aussi des maîtresses et l'amant est marié), ensuite parce que l'histoire nous est racontée à l'envers et par fragments (neuf scènes en neuf ans). Tout commence donc en 1977 pour finir par la soirée où tout a commencé, en 1968. S'il est sans doute difficile pour un spectateur non averti de ce genre d'acrobaties dramaturgiques de suivre parfois les premiers linéaments de cette drôle d'histoire, les allusions qui émaillent le texte et la mise en scène doivent lui permettre de vite retomber sur ses pieds. Au-delà de la fable où règne souverainement la perversité de Pinter, les comédiens donnent une brillante représentation du travail du collectif en alliant jeu naturaliste et distanciation, construction cohérente du personnage et recherche de lignes de fuite, scénographie en « citation de décor » et changements à vue où les comédiens se font régisseurs. Ce qui domine et séduit tout particulièrement c'est cette alliance paradoxale entre un investissement « hot » (pôle « Jerry » : Robby Cleiren) et une interprétation « cool » (pôle « Robert » : Franck Verduyssen) qui fait que ce spectacle, mat et sans *vibrato*, ne perd en ni relief ni en profondeur.